

Lucienne VINCENT

Douce France

Poèmes

Grand Prix de la Lyre d'Or 1989

Editions de la S.P.E.R.

Lucienne VINCENT

Douce France

Douce France

Grand Prix de la Lyre d'Or 1989

Collection La Lyre d'Or

Éditions L'Éclair

Lucienne VINCENT

BALLADE POUR LA DOUCE FRANCE

Douce France

Poèmes

Grand Prix de la Lyre d'Or 1989

Collection La Lyre d'Or

Editions de la S.P.E.R.

BALLADE POUR LA « DOUCE FRANCE »

Au vent léger de ma nacelle,
Ecluse au ciel de la beauté,
Sans un seul sou dans l'escarcelle,
Ivre d'espace et de clarté,
Par tous les temps, l'hiver, l'été,
Sur les chemins de l'espérance,
Avec ardeur et volupté,
J'ai parcouru la douce France !

A Jeanne d'Arc, noble pucelle,
A tous les rois de la cité,
Sous l'étendard que l'or ocelle,
En toute gloire et majesté,
Je rends hommage en vérité,
Puisque, fidèle à leur errance,
Avec un ange à mon côté,
J'ai parcouru la douce France !

Au sein d'un parc où l'eau ruisselle,
Au gré de l'heure, à volonté,
Sans l'olifant, sans la crécelle,
En fait, je n'ai rien mérité,
Dois-je me dire, en aparté,
Mais oubliant cette carence,
Et contre toute adversité,
J'ai parcouru la douce France !

Au cher pays de l'équité,
Sèchent les pleurs de la navrance !
O Dieu, merci pour ta bonté :
J'ai parcouru la douce France !

LA TERRE EST BELLE

O mon trésor, la terre est belle
Avec ton rire au clair des cieux !
Dans le miroir de tes grands yeux,
Je vois fleurir l'ère nouvelle !

A l'horizon, l'ange m'appelle
A mieux ouïr le chant des lieux !
O mon trésor, la terre est belle !
Avec ton rire au clair des cieux !

Le bonheur vrai, là, se révèle :
Eclaboussant de vœux joyeux,
Pour le parer, l'autel des dieux,
Dans les champs, brille une javelle !
O mon trésor, la terre est belle !

TES MAINS

De mes dix doigts, j'ai fait, pour tes mignonnes mains,
L'écrin le plus fidèle,
Un refuge modèle,
Un abri, pour ce jour, et tous les lendemains !

Lorsqu'à toi, s'offriront les folles découvertes,
En des parcours divers,
Par tous les univers,
Pour toi, je garderai, mes paumes large-ouvertes !

A toute heure, en tout lieu, dans mon vibrant coffret,
Doublé de vive soie,
O toi, que tant, je choie,
Tes deux menottes sont, mon trésor, en secret !

Que tes gestes empreints d'une grâce infinie,
Aux miens, restent mêlés
Sur des chemins ailés
Qui conduisent vers Dieu, sous une arche bénie !

POUR L'ENFANT

Pour contempler l'enfant dont la lèvre étincelle,
Aux rayons du soleil, à la source des cieux,
Pour boire avidement la flamme de ses yeux,
Sans hésiter, je puis vider mon escarcelle !

Afin de mieux capter les mots de sa chanson,
Dont s'écoule, incessant, le flot de perles fines,
Avec lui, je m'en vais, vers des aires divines,
Où le cœur parle au cœur, en jouant, sans façon !

Pour cueillir avec lui, de folles pâquerettes,
Au jardin, j'ouvre en grand, des sentiers tentateurs,
Dont subsistent, le soir, de sauvages senteurs,
Sur son front couronné par les blanches fleurettes !

Afin que les oiseaux picorent dans sa main,
Les mannes d'un repas préparé pour lui plaire,
Il prend place, un instant, près du bassin d'eau claire,
Où dansent les reflets des roses du chemin !

Pour, sans fin, me parer du collier de tendresse,
Engendré par l'élan de ses bras potelés,
Je m'incline et subis, des doigts ensorcelés,
Pleins d'un subtil pouvoir, l'émouvante caresse !

Afin de retenir, ce trésor de bonheur,
Dans mon âme, fleurit, sur l'aile du silence,
Un indicible vœu, qui, vers le ciel, s'élance !
A jamais, gardez-moi, cet amour, ô Seigneur !

A L'ÉTERNEL

La terre toute entière est à toi, ce matin !
La toison végétale, au soleil, étincelle !
Abandonne ton lest. Que vogue la nacelle !
Accueille, de ce jour, le prometteur destin !

La plaine, à l'infini, s'étale, somptueuse,
Avec des reflets d'or, des éclats de vermeil,
Dans l'ardente splendeur d'un auguste sommeil
Que caresse une main, douce, voluptueuse !

Au-dessous du ciel bleu, dorment les vastes champs :
L'étoffe d'ambre clair et de verte émeraude,
Ondule sous le vol des oiseaux en maraude,
Enchâsse des saphirs pleins de feux ricochants !

La route qui s'élance, étroite, blanche, lisse,
Orne d'un fin galon le riche vêtement !
Par cette sûre chape, atteins le firmament :
Sur l'aile déployée, avec aisance, glisse !

Un vertige te happe au bord de l'horizon !
Le chatoyant parcours se résorbe, s'élève !
Irrésistiblement, l'espace te sublime !
A l'Éternel, ton cœur, se livre, en oraison !

INVITATION A LA PROMENADE

Suis, par monts et par vaux, les routes printanières :
A travers champs et bois, sous le soleil joyeux,
Parcours le doux pays, dont le réseau soyeux
T'honore du salut de ses blanches bannières !

Aux acacias fleuris, se mêlent, sur les bords,
La neigeuse aubépine et l'églantine claire !
A flots, tous les parfums, qui voguent pour te plaire,
Escaladent les airs en généreux accords !

Effleure, de ta nef, l'océan des cultures :
Incomparable flux aux reflets chatoyants,
L'immense plaine atteint les côteaux verdoyants,
Sous la dense toison des blés et des pâtures !

A toi, le calme espoir des futures moissons :
Va plus avant, toujours ! Absorbe tout l'espace !
Happe le rêve éclos, le message qui passe,
Au gré du jeu furtif des couleurs et des sons !

Marche encor, vole, cours, vers l'horizon limpide
Où la terre et le ciel, dans l'azur, sont unis !
Pour t'ouvrir, à loisir, les chemins infinis,
T'enlace l'hirondelle au trait sûr et rapide !

Aux cieux, veuille cueillir un éclat de saphir,
Pour y noyer ton cœur, ivre de bleu vertige !
En ta nacelle, monte, errante fleur sans tige !
Epouse l'Univers, sur l'aile du zéphir !

LE TRIOMPHE DU PRINTEMPS

Les bégonias pulpeux gonflés de sève dure,
Ont échappé, ce jour, aux serres de l'hiver :
Pétales en rubis, dans leur riche écrin vert,
Leurs fleurs parent la cour d'une vive bordure !

Aux rayons du matin, s'est mis à flamber l'air !
Les iris dardent droit leurs feuilles épurées !
Primevères, crocus, en touffes colorées,
Parsèment le gazon palpitant d'argent clair !

La lumière, à grands flots, dans le jardin, ruisselle !
Au miroir du bassin, glissent de gais frissons !
D'étoiles, de soleils, pétillent les buissons !
Ciselé, transparent, le feuillage étincelle !

Ailleurs s'en est allé le vain galop des vents !
Du printemps généreux, le sûr triomphe éclate :
Aux tiges des rosiers, les bourgeons d'écarlate,
Allument des lueurs de chapelets fervents !

Des cœurs, que comble un don de douce plénitude,
Au retour confirmé de la belle saison,
Mêlée aux chants d'oiseaux, s'élève une oraison :
Que béni soit le ciel pour sa mansuétude !

AVRIL

Au cœur des bouquets blancs, dans le verger d'avril,
L'abeille boit le miel et bourdonne, grisée !
L'eau palpite et s'émeut, de soleil, irisée,
Dans la vasque où l'oiseau s'abreuve sans péril !

Sur les bois des rosiers, la feuillaison première,
Accroche les ardeurs de multiples rubis !
La pervenche, dans l'herbe, ouvre des yeux ravis,
Qui reflètent l'éclat de la neuve lumière !

Accours au grand jardin : les printanières fleurs,
Pâquerettes, crocus, jacinthes, primevères,
Ornent superbement le seuil que tu rêveres,
En brochant le gazon des plus vives couleurs !

Hors de ses verts abris, l'écureuil se hasarde :
Il se coule sans bruit, pour un parcours plus long,
Jusqu'au sol où son corps dessine un éclair blond,
Puis regagne son arbre où, sans risque, il musarde !

A son tour, la tortue ose affronter le jour,
Séduite par le vol d'un papillon fôlâtre !
Happé par un rayon, le grillon quitte l'âtre
Et rejoint le lézard qui paresse à l'entour !

Tout marche, court ou vole et clame l'allégresse,
Au gré des souffles doux de la belle saison !
Aux appels de l'azur, s'ouvre en grand la maison
Que l'ange du bonheur, de son aile, caresse !

O mon enfant, viens vite ! Aux amis revenus,
Viens donner ton bonjour, crois moi, sans plus attendre !
Ecluse pour te plaire, une chanson bien tendre,
Emporte, par les airs, le flot des mots connus !

LES VACANCES

La porte s'est ouverte aux horizons splendides !
Enfin voici des fleurs, par massifs, par buissons,
Sous le ciel virginal, dans les jardins candides,
Où fuse en plein soleil, l'or des vives chansons !

Que coure le chemin, sous le galop qui vibre,
Entre les champs, les bois, dès le petit matin !
Qu'il arrive, baigné, d'air pur, d'espace libre,
Au domaine idéal du bonheur enfantin !

Pour obéir au flux de la grâce première,
Abandonne, ô mon cœur, les rênes du désir !
Laisse le vent léger, dans la neuve lumière,
Entraîner ta monture, au gré de son plaisir !

Puisque l'eau claire coule au creux de la fontaine,
A quoi bon rechercher le clinquant des bruits vains !
Au hasard du parcours, goûte une paix certaine,
En captant le secret des messagers divins !

Que l'Univers t'absorbe en son âme éternelle !
Aux courants du Cosmos, il fait bon dériver !
Un souffle d'Infini te frôle de son aile !
Embarque sur ta nef ! A toi, l'heur de rêver !

L'ETE D'AZUR ET D'OR

L'été, d'azur et d'or, habille l'univers !
Ruisselant de lumière, il s'est établi maître :
Il est l'absolu roi, l'enfant qui vient de naître !
A son charme, soumis, chante le ciel ouvert !

Le soleil met des feux dans le feuillage vert,
Cathédrale vivante où nul bruit ne pénètre !
Immobile, étalé, dans un total bien-être,
A loisir, le jardin, rêve sous le couvert !

Le silence est orné de la chanson ténue
Que la cigale moude de sa griffe menue,
Dans l'arbre qui, si bien, la cache à tous les yeux !

Le Créateur engendre une orbite nouvelle !
Un archange vainqueur livre la terre aux cieux !
Dans la paix du moment, l'Infini se révèle !

LE SOLEIL DE L'ETE

Le soleil de l'été, dans l'espace, ruisselle,
Entre les pins géants qui tamisent l'azur,
Sur le sentier pierreux, sur un vieux pan de mur
Où le lézard, sans bruit, d'un trait vif, étincelle !

A travers les buissons que la lumière ocelle,
Eclatent mille feux, de vermeil, d'argent pur !
Omniprésente reine au pouvoir ample et sûr !
La cigale invisible agite sa crécelle !

Au sol, une toison, d'aspic, de romarin,
D'origan, de fenouil, ciselés brin par brin,
Encense l'univers de senteurs balsamiques !

A la bonne chaleur, crépite le chemin !
Terre et ciel sont unis par des forces cosmiques !
Ouvert à l'Infini, chante le coeur humain !

LE RIRE DE L'ETE

Le rire de l'été fuse au ciel éclatant !
Le feuillage verni, d'or liquide, ruisselle :
En multiples miroirs, le soleil étincelle !
Ebloui, l'univers, se fige dans l'instant !

Un goût d'infini flotte et se perd, hors du temps,
Dans le silence égal où le rêve chancelle !
En plein azur, se fond la brillante nacelle,
Au gré d'un cœur comblé, qui, toujours plus, s'étend !

Lorsque l'Astre, au zénith, a d'une flamme claire,
Effacé le doigt gris sur le cadran solaire,
Un vertige engloutit le toit de la maison !

Le fouillis végétal, les murs blancs, la tonnelle,
Emergent d'un halo, dans une exhalaison
Du jardin que sublime une onde originelle !

L'HEURE DU BERGER

Lorsque l'ombre descend, le soir, sur la campagne,
Un nostalgique chant vogue dans l'air léger :
C'est l'heure du retour du bienheureux berger
Que, fidèle, un chien roux, sur la sente, accompagne !

Il ramène au bercail, l'habituel troupeau,
Qui, se dodelinant, d'un flot blanc, l'environne !
Un ultime rayon, d'un halo, le couronne !
A sa lèvre, frémit un magique pipeau !

Proche est le toit du mas qui sent bon la fumée,
La soupe et le pain chaud ! Déjà, la lampe luit !
Dans le jardin béant, la fraîcheur de la nuit,
Fait courir un frisson sur la masse animée !

Enfin voici la paille et sa blonde chaleur !
Il fait bon se serrer dans l'ample bergerie,
Abri, refuge exact, temple de rêverie,
En attendant que naisse, au ciel, une aube en fleur !

Avant de s'endormir, le pâtre s'émerveille :
Il dépose sa flûte ! Il écoute, ravi,
Les histoires de ceux qui ne l'ont pas suivi,
Là-bas, sur la garrigue, où, pour lui, l'astre veille !

LA CLARINE

De la fière génisse, entends-tu la clarine ?
Elle sonne sans cesse, au-dessus du pré vert,
D'une averse argentine, encense l'univers,
Dès que paraît au ciel, l'aurore purpurine !

Avec, autour du cou, son superbe collier,
Le fougueux animal gambade, plein d'aisance,
A toute heure du jour, signale sa présence,
Au bord de l'abreuvoir ou le long du hallier !

La taure, ivre d'espace, inlassable, ravie,
Eparpille les sons de sa cloche d'airain,
Qui, désormais, lui donne un pouvoir souverain
Dans l'agreste domaine où s'écoule sa vie !

Le vibrant carillon dessine un ballet clair,
Ondule en s'éloignant, parfois semble se taire,
Une ombre de tristesse, alors, plane sur terre
Et le feuillage ému tremble aux souffles de l'air !

Attentive, frémit, l'âme de la colline !
Où donc aurait sombré son pavois musical ?
Au rythme reconnu d'un galop sûr, égal,
Triomphante, revient, la chanson cristalline !

LA PIE ET LE CHASSEUR

En habit noir et plastron blanc,
Au seuil du mas, frappe une pie :
Venir si près, quel acte impie !
Pêché de vol est accablant !

Que vient chercher la visiteuse ?
Un morceau d'os offert au chien ?
Un vieux croûton qu'elle fait sien ?
Elle a du cran, la jaboteuse !

Abreuve-toi dans le bassin !
Pour le chasseur au méchant glaive,
O fol oiseau, le jour se lève !
Eloigne-toi de ton larcin !

L'homme au fusil, déjà, s'apprête !
Ayant capté le bruit léger,
Le bec tendu, face au danger,
Le volatile, ardent, s'arrête !

Ecoute-moi, maître des lieux !
Suis-je animal inacceptable ?
Un peu de pain pris sur la table,
Est-ce à cette heure, offense aux cieux ?

De la plaideuse, ami complice,
Un rayon court dans le tilleul,
Cisèle d'or, un pur glaïeul,
Orne de feux, la plume lisse !

Il est certain qu'elle a gagné,
La babillarde ! ou la voleuse !
Ou bien encor, l'ensorceleuse !
Un pacte saint sera signé !

Elle jargonne, elle jacasse :
O mon cher hôte, assurément,
Tu veux cueillir ce beau moment
Que te propose une humble agasse !

LES MATINS DE L'ETE

Les matins de l'été palpitant, frais, luisants,
Par les chemins sableux qui vont de par le monde,
Eblouis de soleil et captés par une onde
Au magnifique pouvoir, aux effluves grisants !

magique

L'impétueux parcours absorbe la campagne,
A travers champs et bois dont brille le flot vert !
L'irrésistible élan, vers le vaste univers,
S'enfle au gré du vent neuf, qui, fougueux, l'accompagne !

Etincelante, court l'eau de mille ruisseaux,
Dans l'herbe qui frémit, d'ombre douce, moirée !
Aux oiseaux, souverains de la sphère azurée,
S'ouvrent, pour d'amples jeux, d'invisibles arceaux !

L'aube, d'argent vermeil, pénètre le feuillage,
Eclabousse de feu les arbres tout entiers :
L'averse des rayons glisse dans les sentiers,
Dont le sol se revêt d'un limpide treillage !

Au fil de l'heure claire, éclôt l'or cascadeur,
Dans les buissons fleuris, jusqu'au creux des ravines,
Au bord du ciel, où naît, parmi des voix divines,
Un infini de paix, d'idéale splendeur !

Lumière des beaux jours ! Pure source de vie !
Il fait bon s'en aller vers les bleus horizons,
S'enivrer du parfum des vives floraisons,
Près d'un Ange attentif, sur la route suivie !

NUIT D'ETE

L'immense nuit d'été, toute entière, palpite,
Autour de l'humble nef où le cœur humain dort,
Les innombrables voix de l'herbe qui crépite,
Exaltent la splendeur des cieux constellés d'or !

Le peuple des grillons livre avec frénésie,
Le chant multiplié des archets d'argent clair !
Des grenouilles, le chœur, follement, s'extasie,
De fontaine en bassin, par des chemins de l'air !

D'invisibles réseaux, sur onde musicale,
Unissent terre et ciel dans l'espace éthéré !
La vague de ferveur emporte, sûre, égale,
Au sein de l'infini, quelque rêve égaré !

Hors du terrestre champ, toute charge bannie,
S'ouvre une route vaste où, vainqueur, l'être élu,
Subissant, du Cosmos, la divine harmonie,
Ivre d'Eternité, sombre dans l'Absolu !

LE PIN DANS LE SOLEIL LEVANT

Au-dessus de la cour, vaporeuse étendue,
Enveloppée encor d'une aile de sommeil,
Le pin, qu'une lueur colore de vermeil,
Imprime sur le ciel, sa ramure épandue !

En filigrane d'or, au gré d'un ciselet,
L'arbre entier, brin par brin, nettement se dessine :
Un réseau délicat, du faite à la racine,
Eclôt en fil ténu, du bec d'un fin stylet !

Par une arche invisible, arrive la lumière,
Incontrôlable flot de divine splendeur,
Que, du Levant, projette un archer plein d'ardeur,
Sur le vainqueur géant de cette heure première !

Immobile, nimbé de l'aura du matin,
Le feuillage divise en milliers d'étincelles,
En fulgurantes nefs, en brillantes nacelles,
Un jour triomphateur sous un dais de satin !

Sur la branche, en trait vif, un écureuil s'élance :
En long, sur le bois brun, la fauve flamme court !
Au cœur du végétal, l'ample mouvement sourd,
A l'appel d'un oiseau dont tinte le silence !

Alors que saute aux cieux le feu du soleil clair,
Par-dessus le talus qui borde le domaine,
Eclate le bonjour de l'existence humaine,
Avec le chœur brillant des petits dieux de l'air !

L'APPEL DU VIDE

Léger, le char s'élance !
Enorme, dans l'air bleu, la lune ronde luit !
De leur archet ténu, les grillons de la nuit
Grignotent le silence !

Où mène le chemin
Que nappe de clarté la lampe énigmatique ?
Aspiré par le vide, il court, fantômatique,
Hors du séjour humain !

Au loin, s'ouvre l'abîme !
Aux champs de l'infini, voici l'espace ouvert !
La terre unie au ciel, absorbe l'univers !
Que veut ton cœur minime ?

En toi, l'appel s'est tu !
Ton être tout entier sombre dans un vertige !
O nacelle éperdue ! O pauvre fleur sans tige !
A quel destin cours-tu ?

Un soupir, une haleine :
A ton côté s'agite un peu de chaude vie !
Elle s'offre, timide, à ton âme ravie :
Prends la vite, à main pleine !

HENRI IV

Le Gave, d'une voix, qui ne s'est jamais tue,
A nourri de ferveur, la vaillance d'Henri !
Le Béarnais gentil, au ciel clair, a souri
Dans la ville de Pau, par le flot vif, battue !

La carapace-écrin d'une énorme tortue,
Semble frémir encor du royal premier cri !
De ce berceau de choix, le châtelain chéri
Prit l'envol que l'histoire, à jamais, perpétue !

D'une messe, il paya le trône convoité !
Quatrième du nom, le bon roi patenté,
Du vaisseau de l'Etat, sut maintenir la barre !

Il fut le Vert Galant, mais mit la poule au pot
Dans les moindres foyers de France et de Navarre !
Immolé par le Fer, il a gloire et repos !

MENACE

(Triollet)

Dis-moi pour qui sonne le glas
Dans les campagnes endeuillées,
Parmi les forêts effeuillées ?

Dis-moi pour qui sonne le glas ?
Par les chemins, court la menace
D'un vent mauvais qui broie et glace !

Dis-moi pour qui sonne le glas
Dans les campagnes endeuillées ?

APPEL AU COMBAT

La France, doux pays de calme et d'harmonie,
Avec ses monts altiers, ses murmurantes eaux,
Ses vibrantes forêts pleines de chants d'oiseaux,
Avec ses moissons d'or, par le Ciel, est bénie !

Incomparable fée à la grâce infinie,
Au gré de l'onde claire aux multiples réseaux,
Elle tourne à loisir de magiques fuseaux,
D'où naît le fier trésor de son faste génie !

Hélas ! venu d'ailleurs, un monstre affreux, brutal,
Cisaille sans égards, de ses dents de métal,
L'irremplaçable fruit de l'ancestral ouvrage !

Alertés par le bruit, par l'inhumaine odeur,
Les Anges de ces lieux qui refusent l'outrage,
Appellent au combat pour vaincre la laideur !

POUR LE TARN

Le Massif Central dresse, en plein cœur de la France,
Un énorme château : vers tous les horizons,
L'eau court, flâne ou bouillonne et fuse en oraisons,
Par les monts, par les vaux, porteuse d'Espérance !

Enivrés d'ample espace et de liquide errance,
A l'aise, les hameaux boivent l'or des saisons !
Mais d'où surgit le vent des pires déraisons
Qui remplit l'univers d'une lourde navrance ?

En plusieurs points, déjà, les soldats de l'enfer
Ont torturé, meurtri, par le feu, par le fer,
Les plateaux près du ciel et les pentes fleuries !

Intouché, fier, limpide, enchassé dans ses rocs,
Le beau Tarn coule encor, loin des terres flétries :
Qu'il soit gardé, Seigneur, des diaboliques crocs !

LE LAC DU CHATEAU

Le bocage attentif à d'inaudibles voix,
Nimbé de jour blémi, vogue entre ciel et terre,
En silence, aspiré, sur l'aile du mystère,
Au sein d'un monde étrange où gît l'âme des bois !

Des rameaux, la résille, à maille délicate,
Orne le ciel uni, dans le soir pâissant,
Que mire, en profondeur, un lac opalescent,
Dont le rivage fond sur des plages d'agate !

Un cri d'oiseau nocturne, un instant, perce l'air :
Est-ce l'appel émis par une châtelaine
A la tour du château qui domine la plaine ?
Au donjon déserté, passe un fantôme clair !

Où, quand, cela fut-il ? Eternelle, court l'onde,
Au gré du souvenir et des rêves présents !
Que s'ouvre en grand, la route aux songes bienfaisants,
Dans la nuit séraphique où luit la lune blonde !

Offre ta blanche main, toi, le noble seigneur,
A la dame au front pur qui t'aime sans rien dire !
Une lumière, au loin, te rassure, t'attire !
Ecoute, à cœur ouvert, la chanson du bonheur !

LE CHATEAU

Au sein du bois désert, un château fantastique,
Avec ses murs croulants, ses pauvres yeux crevés,
Sur un tertre livide aux bords surélevés,
Adresse encor au ciel un appel pathétique !

En longueur, éployé, pour atteindre l'ilôt,
Un magnifique pont, sur des arches de pierres,
Enjambe le fossé, jusqu'à la porte altièrè,
Au-dessous de la douve où s'est tari le flot !

L'enceinte colossale, ouvertures béantes,
Implore aux quatre vents, quelque seigneur aimant !
La prière muette, explose tristement !
Le souffle du mystère étreint les tours géantes !

Un rêve se disperse au-dessus des remparts !
L'âme du vieux donjon palpète, se libère !
A peine audible, court, la chanson d'un trouvère
Emise, en grand secret dans les buissons épars !

Des arbres dépouillés, la ramure légère
Imprime, sur le ciel, un délicat réseau !
D'une cachette proche, un invisible oiseau
Eveille, au bord du soir, une onde messagère !

Au crépuscule doux, s'éteignent les bruits vains !
De célestes portiers, de leurs ailes bénies,
Ouvrent, pour les errants, les routes infinies
Où se cueille, à loisir, l'or des songes divins !

EN TERRE DE PERIGORD

La terre en robe verte, ondule doucement,
De larges plis, drapée, offerte en plein espace,
A la clarté du ciel, au nuage qui passe,
Emeraude profonde, autre à chaque moment !

Sur les flancs des côteaux, courent les rangs de vignes,
A l'assaut du soleil, alambic généreux,
Qui baigne de son flot, les vergers plantureux,
Les champs de tournesol, les cultures en ligne !

Etangs, lacs, ruisselets, fleuves, limpides eaux,
Parsèment d'éclats vifs les rêveuses prairies,
Retiennent mille nids sur leurs berges fleuries,
Où froufroute sans fin le peuple des ciseaux !

Dans un val, sur un mont, le clocher d'une église,
Afin de jalonner l'envol des horizons,
Fuse, droit vers les cieux, d'un bouquet de maisons,
Que cueille, dans sa courbe, un chemin sans balise !

Autour des beaux châteaux, le domaine enchanteur,
Où les fruits, de leur suc, exaltent la pensée,
Où la table de fête est, chaque jour, dressée,
Avec toutes les voix, chante le Créateur !

LE MYSTERE DE SAINTE VICTOIRE

Montagne en Pays d'Aix, Sainte Victoire veille :
Enorme sphinx figé, né du soleil Levant,
Qui, de son front têtue, barre la route au vent,
Elle sculpte à grands traits, le ciel qu'elle émerveille !

En rose, mauve ou bleu, le magique massif,
Aux faces de son prisme, arrête la lumière,
Eblouissant miroir de la splendeur première
Apportée en ces bords par un dieu possessif !

Au long des flancs s'élève, en vigilante offrande,
Un balsamique encens de lavande et de thym,
D'anis, de serpolet, le soir et le matin,
Quand la brume s'étend sur la sauvage brande !

Alentour, la campagne ondule doucement !
Les côteaux, les vallons, sous un souffle mystique,
Exaltent le vaisseau qui porte, énigmatique,
Une croix tutélaire au sein du firmament !

Impassible gardien d'un divin territoire,
A tout jamais se taît le terrible rempart !
Du récit du combat, de par le monde, épars,
Un fait demeure, seul : sainte fut la victoire !

Est-ce un ange qui tint la main du défenseur,
Contre l'Esprit du Mal, sur l'inclémente crête ?
Un implacable archer, de ceux que rien n'arrête,
A-t-il mis en déroute un vil envahisseur ?

Invincible, muette, est la muraille nue !
Aucune voix ne sourd, pour livrer le passé !
Quel ennemi fut donc, en ces lieux, terrassé ?
La danse des couleurs, sur le mont, continue !

NOTRE DAME DE BEAUREGARD

Jaillissant d'un massif, qui, d'un mur vertical,
Domine la vallée où flane la Durance,
Elle est là, toute blanche, arche de l'Espérance,
Eglise de plein ciel, au front pur, amical !

Par le côté falaise, elle est inaccessible !
Au-dessus de l'âbime, elle hisse un clocher :
C'est un phare, un signal, que rien ne peut cacher,
Qui capte le regard, exprime l'indicible !

En prenant à revers l'éperon montagneux,
Le pas vaillant l'atteint sur l'esplanade claire :
Elle est ouverte à tous, dans la gloire solaire,
Immobile vaisseau, char puissant, lumineux !

Le sanctuaire fut, sur la même racine,
Au même emplacement, plusieurs fois, reconstruit !
De la guerre, bravant les armes, le vain bruit,
L'édifice est un port que le lointain fascine !

Un château sans coiffure et quelques vieux remparts,
Rêvent dans le bois vert et la chaude garrigue !
Oublieux de l'offense ou de la vile intrigue,
Ils subliment le temps, nobles témoins épars !

Mais intacts sont les murs du vaste monastère
Aux jardins large-ouverts sur les horizons bleus,
Sur le cours d'eau qui dort entre des bras sableux,
Sur les monts embués d'un encens de mystère !

Une immense prière émane de ce lieu !
Dame de Beauregard, que soit, par vous, bénie,
En cet asile empreint d'une grâce infinie,
Une halte, jalon, sur le chemin de Dieu !

DES MATINS DE L'HIVER

Des matins de l'hiver, as-tu subi le charme ?
As-tu vu, sous le ciel à peine bleuissant,
Se parer les côteaux d'un nimbe rose-parme,
Et les chemins mirer les feux du jour naissant ?

Vert dense ou mordoré, le galbe du feuillage
Emerge doucement des brumes du sommeil !
Apparaissent les mâts d'une flotte au mouillage,
Arbres nus que cisèle un stylet de vermeil !

La subtile clarté, lustrale, cristalline,
Ethérise l'espace et, sur le val, s'épand,
Soulève le jardin, sublime la colline,
Irise le parcours de la goutte en suspens !

D'or pâle ou d'argent clair, la lumière nouvelle,
Irrépressible vague, imprègne l'univers !
Précise, la ramure, en détail, se révèle !
Au rouge-gorge ami, voici le seuil ouvert !

L'oiseau porte au foyer sa fidèle brindille :
Intime commensal, chantre de la saison,
Porteur du chaud reflet de l'âtre qui pétille,
A pleine gorge, il dit qu'il est de la maison !

Des matins de l'hiver, veux-tu subir le charme ?
Veux-tu voir, sous le ciel à peine bleuissant,
Se parer les côteaux d'un nimbe rose-parme
Et les chemins mirer les feux du jour naissant ?

LE RETOUR AU LOGIS

La neige tourbillonne autour de la chaumine.
Un silence attentif étreint le monde entier !
Le rouge-gorge ému guette, sur le sentier,
Le retour de l'ami, qui, vers son toit, chemine !

Il est beau, le jardin, dans sa robe d'hermine,
Avec son cher oiseau, le vigilant portier,
Fidèlement présent, perché sur l'églantier,
Porteur d'une lueur dont le seuil s'illumine !

Avec grâce, à l'entour, s'inclinent, vers le dieu,
Afin de saluer l'âme vive du lieu,
Les arbres revêtus de blanches houppelandes !

Entre donc, compagnon ! Viens ! Laisse-toi choyer !
Le logis que le givre a paré de guirlandes,
Entre ses murs, te garde une place au foyer !

VOYAGE DANS LES NEIGES

La neige, à gros flocons, descend du ciel livide.
Au sol, la couche blanche a tout enseveli !
L'univers, attentif au silence établi,
S'efface, fuit, se perd dans la tourmente avide !

Inerte, ne bat plus, dans sa nacelle vide,
Un pauvre cœur battu par le flot de l'oubli,
Que couvre sans pitié, de son linceul pâli,
L'impitoyable hiver au regard impavide !

Irrésistiblement, glisse le vaisseau froid,
Dans l'espace infini dont la blancheur s'accroît,
Vers le néant glacé d'un effroyable abîme !

Apparaît, Dieu, merci ! le feu vif d'un flambeau,
Dont le rose reflet, de la base à la cime,
Eclaire un palais sûr, triomphant du tombeau !

UN SOIR... UNE NUIT... UN MATIN...

Belle qui fuse et point ne crève...
Un ciel ouvert... L'immensité...
Goût d'Infini bu sur la grève...
Un au-delà... L'Eternité...
Soir enchanteur, instant de rêve,
Au sein d'une arche de beauté...
Nuit de repos, divine trêve...
Un matin neuf dans la clarté,
Pour une pause... longue... brève...
Ici, le temps s'est arrêté !

L'OISEAU DE L'ETERNEL PRINTEMPS

Le parc abandonné se désole, ce soir,
De n'entendre jaillir aucune voix connue !
Déçu, l'oiseau fidèle arpente une aire nue :
Sur le banc familial, nul n'est venu s'asseoir !

Où sont-ils les amis de la saison brillante,
Abreuvés de soleil et de rires joyeux ?
Le jardin se défait de ses atours soyeux !
La tonnelle tressaille et tombe, défaillante !

Un rosier sème au vent des pétales carmin !
Le jet d'eau floconneux se tord et s'échevelle,
Asperge le gazon, se resserre en javelle,
Eparpille ses pleurs jusqu'au bout du chemin !

La girouette brasse un voile de fumée,
Au-dessus du toit blond qui dérive, pensif,
Enivré de silence et de chagrin passif,
Au niveau du lacis de la pâle ramée !

O rouge-gorge, accours, sur le seuil éclatant !
Viens profiter de l'âtre où chante un feu de joie !
Réchauffe d'un tison ton plastron qui flamboie,
En goûtant le bonheur d'un éternel printemps !

TABLE DES MATIERES

Ballade pour la « Douce France »	7
La Terre est belle	8
Tes Mains	9
Pour l'Enfant	10
A l'Eternel	11
Invitation à la Promenade	12
Le Triomphe du Printemps	13
Avril	14
Les Vacances	15
L'Eté d'Azur et d'Or	16
Le Soleil de l'Eté	17
Le Rire de l'Eté	18
L'Heure du Berger	19
La Clarine	20
La Pie et le Chasseur	21
Les Matins de l'Eté	22
Nuit d'Eté	23
Le Pin dans le Soleil Levant	24
L'Appel du Vide	25
Henri IV	26
Menace	27
Appel au Combat	28
Pour le Tarn	29
Le Lac du Château	30
Le Château	31
En Terre de Périgord	32
Le Mystère de Sainte Victoire	33
Notre Dame de Beauregard	34
Des Matins de l'Hiver	35
Le Retour au Logis	36
Voyage dans les Neiges	37
Un Soir... Une Nuit... Un Matin... ..	37
L'Oiseau de l'Eternel Printemps	38

Achevé d'imprimer le 27 Septembre 1989
sur les presses des
Editions C.C.M.
B.P.64 30102 ALES
Edité pour le compte de la S.P.E.R.

Dépôt légal 3^e T. 1989
Tous Droits Réservés

